Document generated on 07/06/2025 2:38 p.m.

Histoire Québec

Une incursion au sein de la société montréalaise au tournant des années 1750

Éric Major

Volume 19, Number 2, 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/70706ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, É. (2013). Une incursion au sein de la société montréalaise au tournant des années 1750. *Histoire Québec*, *19*(2), 5–10.

Tous droits réservés © Les Éditions Histoire Québec, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une incursion au sein de la société montréalaise au tournant des années 1750

par Éric Major, historien et documentaliste au Musée Pointe-à-Callière

Éric Major est historien et documentaliste au musée Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal. Né à Montréal en 1965, il s'intéresse particulièrement à l'histoire de la Nouvelle-France. En 1997, il complète à l'Université de Montréal une maîtrise en histoire portant sur la noblesse canadienne aux 17e et 18e siècles. En 2003, il a publié un article dans nos pages intitulé « Jean Mauvide, un seigneur de l'Île d'Orléans 1701-1782 ». Travaillant dans le milieu muséal depuis 1991, il dirige actuellement un numéro thématique sur « l'histoire vivante » qui paraîtra à la fin de 2013 dans la revue Cap-aux-Diamants (n° 116).

Montréal, citadelle et… ville ouverte

La vue qui s'offre au voyageur parvenu à quelques encablures de la ville n'est plus, en 1750, celle d'une simple bourgade, mais bien celle d'une ville coloniale prospère, impression accentuée par la présence d'un réseau de fortifications dont l'achèvement récent complète la trame urbaine. Les rues Saint-Paul et Notre-Dame constituent les axes autour desquels s'organisent les différents quartiers. Au nord et à la périphérie du site fortifié, le développement de faubourgs et de maisons de ferme, majoritairement en bois, contribue à étendre les limites de la ville. Par ailleurs, le tracé de plusieurs chemins, notamment ceux de Lachine et de la Montagne, sans oublier le chemin du Roy, à partir de la porte Saint-Laurent, pavent la voie depuis quelques décennies déjà au développement des côtes et des paroisses jusqu'aux extrémités de l'île.

À cette époque, Montréal n'a pas le lustre de Québec qui demeure le siège de l'administration royale et du Conseil souverain. De ce fait, elle n'aligne pas autant d'édifices imposants et n'abrite pas une aristocratie aussi fastueuse. Elle conserve sa physionomie d'avant-poste colonial et son caractère demeure, par bien des côtés, rustique. Une succession d'incendies a incité les Montréalais à reconstruire leurs bâtiments en pierre grise, si bien qu'une portion importante du patrimoine immobilier revêt un aspect résolument urbain; la présence généralisée de potagers et de jardins lui conserve cependant un cachet champêtre.

La ville ne possède pas encore l'eau courante, non plus que du pavage ou un éclairage extérieur. En revanche, Montréal est ni plus ni moins que la plaque tournante du commerce, car elle ouvre ses portes vers ces lieux mythiques que sont les Pays-d'en-Haut et sa situation géographique la place au confluent d'importantes voies de navigation telles que le Richelieu et l'Outaouais. En plus des fourrures lucratives qu'acheminent les voyageurs, elle engrange bientôt, grâce aux concessions environnantes qui sont placées sous sa juridiction, des surplus agricoles qui sont aussitôt écoulés sur les marchés de Québec

Vue de la Ville du Montréal en Canada, anonyme (Crédit : Newberry Library, Chicago)

et de Louisbourg, ce qui en fait le «grenier de la colonie». La ville a aussi pour elle l'avantage d'un climat plus doux que celui de Québec, terreau idéal pour les arbres fruitiers et les autres cultures qui connaissent un rendement sans égal ailleurs dans la colonie.

La société montréalaise sous l'Ancien Régime : une mosaïque hétérogène

Mais ce qui frappe le visiteur, au premier abord, c'est la diversité de la société qui l'anime, soit une population de plus de quatre mille habitants de toutes conditions, une communauté bigarrée et hétérogène où cohabitent les catégories sociales les plus disparates, de la noblesse altière aux simples artisans, en passant par les journaliers les plus modestes. Car dans cette enceinte exiguë on y trouve une population aux profils et aux vocations variés : ici, place du marché, ce sont des Amérindiens aux parures bariolées et à l'habillement sommaire, venus proposer leurs prises à des commerçants arborant une tenue dans le plus pur style bourgeois. Le contraste n'est pas moins grand entre ces pâles et coquettes filles d'officiers ou encore, ces religieuses à la mise impeccable côtoyant de jeunes paysannes et domestiques au visage basané qui déambulent nonchalamment le long des étals. La disparité des physionomies et des allures est tout aussi saisissante lorsqu'on aperçoit, dans la promiscuité des rues, de riches négociants, des procureurs guindés, d'austères notaires croiser la trajectoire incertaine des soldats dissipés, mais surtout, celle de la foule laborieuse qui mêle indistinctement journaliers, charpentiers, cordonniers, forgerons, tanneurs, armuriers, tonneliers, ébénistes, boulangers, bouchers, etc.

Couple de Canadiens, XVIIIe siècle, anonyme (Crédit : Archives de la Ville de Montréal)

En marge de cette galerie familière, on distingue une espèce un peu hybride à la dégaine insolite; ce sont les engagés, les voyageurs et les interprètes (ou truchements), croisement physique et psychologique des types européen et « sauvage », dont on dit le plus souvent qu'ils empruntent davantage à ce dernier. Leur mise, tout comme leur attitude, dénote le profond métissage qui s'est opéré dans leur esprit aussi bien que dans leur mode de vie, et c'est bien ce que l'on attend d'eux puisqu'ils doivent assumer un rôle d'ambassadeurs et de relais entre la colonie française et l'arrière-pays, deux mondes qui seront un jour appelés, si tout se déroule comme le roi le souhaite, à ne former qu'une seule et même entité.

Portrait groupé

Est-ce leur position excentrée par rapport à la métropole qui a induit en eux ce caractère assuré pour ne pas dire impétueux? À moins qu'il ne s'agisse de cette fameuse attraction exercée par l'arrière-pays et sa nature sauvage? Quoi qu'il en soit, le rude atavisme hérité des Montréalistes (ces pionniers soumis durant plusieurs décennies à la guérilla iroquoise) suffirait sans doute à expliquer pourquoi les Montréalais se sont forgé cette réputation particulière et pourquoi on a dit d'eux qu'ils étaient d'une trempe différente des autres colons. Le soldat Joseph-Charles Bonin, de passage dans la colonie entre 1751 et 1761, a justement laissé quelques lignes éloquentes à ce sujet sur lesquelles nous reviendrons; mais attardons-nous d'abord aux traits communs que la société montréalaise a hérités du creuset canadien.

Les témoignages sont unanimes lorsqu'il s'agit de qualifier la langue parlée par les Canadiens. Il s'agit d'une langue épurée et «sans mauvais accent» selon Charlevoix, Montcalm, Bacqueville de La Potherie ou Bougainville. Par ailleurs, plusieurs observateurs ont relevé la complexion avantageuse et le tempérament énergique et débrouillard des Canadiens, louant au premier chef leur extrême endurance. Ils sont généralement sains et vifs, mais les conditions de promiscuité et l'hygiène déficiente de la ville (dont les voies publiques sont, selon l'historien André Lachance, de véritables égouts à ciel ouvert) engendrent de terribles épidémies qui se développent avec d'autant plus de virulence que la population est claquemurée dans l'espace confiné des fortifications.

On vante également leurs habiletés manuelles et leur goût pour les «arts mécaniques», témoin, l'abbé Louis-Bertrand de La Tour qui admire la dextérité exceptionnelle des ouvriers où «les moindres enfants montrent de l'adresse». L'appréciation est la même de la part de Charlevoix qui remarque qu'ils n'ont besoin ni de maîtres, ni d'apprentissage pour exceller dans tous les métiers, un constat repris par l'intendant Hocquart qui note que «la nécessité les a rendus industrieux de génération en génération. Les habitants font eux-mêmes la plupart des outils et des ustensiles de labour, bâtissent leurs maisons, leurs granges, etc.» De même, les femmes canadiennes sont décrites par Pehr Kalm, un botaniste d'origine finlandaise de passage au Canada en 1749, comme étant plus industrieuses que celles de la Nouvelle-Angleterre : « Le matin, elles sont levées avant le diable en personne et le soir nul ne peut les trouver au lit. »

Malgré ce caractère laborieux et l'application constante qu'ils mettent aux travaux quotidiens, les Canadiens ont un goût prononcé pour les plaisirs et sont d'une grande sociabilité. Il n'est pas rare, à Montréal, de les voir déambuler, une fois la brunante tombée, en groupes ou en couples, devant les vieux regroupés sur le pas de la porte. Kalm observe : « Les femmes, les jeunes filles et les garçons ont coutume ici de se promener dans les rues le soir en se tenant bras dessus, bras dessous, en plaisantant et en badinant entre eux avec une gaîté folle ». À l'occasion, on voit des jeunes gens s'amuser aux dépens des citadins en leur réservant quelques coups pendables; tantôt, ce sont les boules de neige qui volent, tantôt ce sont des trous qui sont pratiqués dans les rues et consciencieusement remplis d'immondices à l'intention d'un piéton distrait... À cette animation, s'ajoutent souvent les débordements occasionnés par les virées nocturnes et bien arrosées des noceurs, une spécialité des soldats, des engagés et des Amérindiens qui s'en donnent à coeur joie lors de leur transit en ville. La rue devient aussi, parfois, le terrain de jeux plus innocents, quoiqu'ils soient réprouvés par les autorités publiques; ainsi, l'hiver, les artères se transforment en sentiers de glisse à l'usage des traînes et des patins, tandis que l'été, les habitants s'adonneront volontiers à une partie de quilles.

Que dit-on encore de ces Canadiens de seconde, troisième et parfois même, de quatrième génération, ces habitants qui ne se reconnaissent déjà plus comme des Français? Plusieurs chroniqueurs parlent de leur « indocilité », leur esprit d'indépendance et leur amour immodéré de la liberté; leur fierté aussi, qui est parfois apparentée à de la vanité et qui les porte à se « quarrer » (se pavaner et faire les fanfarons). Ils sont nombreux à avoir relevé le caractère ostentatoire des Canadiens qui se traduit par une tendance à s'habiller, sinon avec raffinement, avec un certain apprêt. Tandis que Kalm s'en étonne (car cela tranche radicalement avec ce qu'il a vu en Nouvelle-Angleterre), l'ingénieur royal Louis Franquet paraît pour sa part effaré par la propension des hommes à se montrer en toute occasion flanqués d'une monture fringante, tous les « fistons de la paroisse » accoutrés d'une bourse aux cheveux, d'un chapeau brodé, d'une chemise à manchettes et de mitasses aux jambes, se faisant une fierté de conduire à l'église leurs maîtresses bien juchées sur la croupe de leur cheval.

Leur politesse est proverbiale, notamment à Montréal où cette population « à l'aspect riant » se montre des plus engageantes et manifeste une grande curiosité à l'égard des étrangers. Bonin les trouve « francs, humains et hospitaliers » – si hospitaliers, aux dires du Sieur Claude Le Beau, « qu'un Français peut aller avec tout l'agrément possible et sans argent depuis Québec jusqu'à Montréal. » Même son de cloche de la part de Kalm qui loue la courtoisie inimaginable des Canadiens dont il apprécie les civilités : « entre l'extrême politesse dont j'ai bénéficié ici et celle des provinces anglaises, il y a toute la différence qui sépare le ciel de la terre, le blanc du noir, et cela en tous domaines ». Il remarque d'ailleurs qu'en ville, il est de coutume de soulever son chapeau au tout-venant, ce qui constitue un tour de force, surtout pour celui qui doit se déplacer par les rues, le soir, lorsque chaque famille est installée devant le seuil de sa maison. Qu'un proche éternue, toutes les personnes présentes font aussitôt la révérence. Seule entorse à l'étiquette, les Montréalaises se montrent parfois moqueuses à l'endroit des visiteurs vêtus autrement que selon les canons de la mode locale. De même, elles ont tendance à railler l'accent des étrangers qui ne maîtrisent pas le français.

On dit également des Canadiens qu'ils sont très pieux. C'est en tout cas ce qui ressort du témoignage de Kalm, mais il est loin d'être le seul à avoir relevé ce trait, car de fait, l'encadrement religieux est rigoureux et assez strict dans les petites villes coloniales. En revanche, les doléances nombreuses des curés et la foison des délits inscrits dans les archives judiciaires (65% des accusations sont enregistrées à Montréal) nous rappellent qu'une certaine propension à l'insubordination et à la « dissipation des moeurs » caractérise la population montréalaise, phénomène qui,

Trois Montréalais (détail) (Crédit : Illustration : Francis Back©)

du reste, n'est sans doute pas étranger à la présence de militaires plus nombreux à Montréal que partout ailleurs dans la colonie. C'est le rôle des communautés religieuses d'assurer l'encadrement spirituel; ainsi, les Sulpiciens (propriétaires de toute l'île et de dix seigneuries dotées pour la plupart de moulins), les Hospitalières de Saint-Joseph, les Soeurs de la Charité, les Récollets et les Jésuites assument chacune une part des missions et des mandats confiés à l'Église. En outre, celles-ci font également oeuvre de charité en soignant les malades et les miséreux et en accueillant les orphelins de la colonie. Enfin, elles marquent de leur empreinte la vie sociale et économique de la ville par les entreprises agricoles et les bâtiments publics qu'elles contribuent à développer et à exploiter.

L'éducation des enfants est assurée par l'Église, mais demeure sommaire, se bornant, le plus souvent à l'apprentissage des premiers éléments de la grammaire, ce à quoi s'ajoutent des rudiments de calcul, l'enseignement du catéchisme et l'apprentissage des travaux ménagers pour les filles. À propos de l'éducation dispensée à ces dernières par les soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, Franquet la décrit d'une manière un brin caustique, reconnaissant que, si leur utilité semble démontrée, il en résulte pourtant « un poison lent qui tend à dépeupler les campagnes, d'autant qu'une fille instruite fait la demoiselle, qu'elle est maniérée, qu'elle veut prendre un établissement à la ville, qu'il lui faut un négociant et qu'elle regarde au-dessous d'elle l'état dans lequel elle est née. » Cela dit, il demeure que l'éducation primaire est davantage accessible en ville où le taux d'alphabétisation est supérieur à celui des campagnes. Fait étonnant, l'éducation prodiguée aux fils de nobles ne paraît guère plus élaborée que celle du commun si l'on en croit l'intendant Hocquart qui remarque : « à peine savent-ils lire et écrire, ils ignorent les premiers éléments de la géographie, de l'histoire, il serait bien à désirer qu'ils fussent plus instruits. »

Quant au statut socioéconomique, on mentionne souvent que les Canadiens jouissent d'une certaine aisance matérielle et qu'ils mènent une existence assez enviable si on la compare à celle de sa contrepartie française; mais ce constat varie considérablement, il faut bien dire, selon les fluctuations de la conjoncture économique dont les effets peuvent être funestes à une époque où l'économie de subsistance prime. Reste que le régime alimentaire des Montréalais ne semble pas aussi frugal qu'on pourrait le croire, à tout le moins si l'on s'appuie sur la description qu'en font plusieurs hôtes étrangers qui parlent de repas «surabondants», faits de «nombreux plats, potages aussi bien que viandes variées», le tout, arrosé midi comme soir, de vin rouge pur ou coupé d'eau, voire, d'eau-de-vie ou de bière d'épinette. Mais il s'agit là du menu servi à un invité de marque, l'ordinaire de la population comportant, on s'en doute, une plus grande part de pain, de poisson, de lard, de pois et de chou…

Cette prospérité relative du peuple n'a cependant rien de commun avec la condition des domestiques, journaliers et esclaves dont les émoluments ou les avantages matériels se bornent le plus souvent au gîte et au couvert, le tout à l'avenant et selon la situation ou la prodigalité du maître. De même, il faut considérer comme très peu enviable la condition des soldats de la garnison montréalaise (pour la plupart hébergés chez l'habitant), dont la ration et la solde ne procurent que le strict minimum pour subsister. Il en résulte souvent des larcins, des désordres et de la débauche, ce que Madame Élisabeth Bégon qualifiera sans indulgence de « canailleries ».

La comparaison des niveaux de vie devient tout à fait vertigineuse si l'on se penche sur le cas de l'aristocratie montréalaise, car celle-ci mène, il va sans dire, un tout autre train de vie où il importe avant tout de maintenir son rang et sa dignité. Bals, réceptions et soirées ponctuent la vie de cette belle société. Mais l'étude approfondie de l'élite montréalaise livre un portrait nuancé lorsqu'il s'agit de dépeindre la condition des nobles et des marchands, dont la stature et le prestige varient à l'envi. Certains sont même obligés de tirer le diable par la queue, surtout lorsqu'ils n'ont pas la fortune d'être agrégés à un réseau de protecteurs ou à de lucratives sphères d'influence. Autrement, ces deux groupes ont tendance à se fréquenter assidûment et à contracter de judicieuses alliances matrimoniales, mariant le prestige de l'un aux actifs de l'autre. Cela dit, il faut remarquer que l'élite montréalaise est moins mondaine que celle de Québec, mais, au fur et à mesure que Montréal accroît son rayonnement, elle tend bientôt à attirer une partie de l'aristocratie coloniale, surtout celle qui est parvenue à nouer une association commerciale avec des négociants. De même, le gouverneur général prendra l'habitude de transporter son gouvernement à Montréal pour une partie de l'hiver. L'intendant Bigot y vient aussi, accompagné de sa garde rapprochée, où il tient des bals et des soupers entourés d'un faste jamais vu à Montréal. Enfin, le commandant général La Galissonière trouve Montréal plus agréable que la capitale, bien que cette dernière demeure plus «commode», surtout l'été, à cause de l'arrivée fréquente des vaisseaux de roi apportant la correspondance et les nouvelles de France.

Génétique sociale des Montréalais : l'ascendance redoutable des loups…

Y a-t-il lieu de souligner les traits qui différencient la société montréalaise de celle de Québec, sa rivale de toujours? En effet, ces archétypes ou – pour mieux dire – ces stéréotypes ont donné lieu à bien des conjectures jusqu'à devenir, de nos jours, l'objet d'une

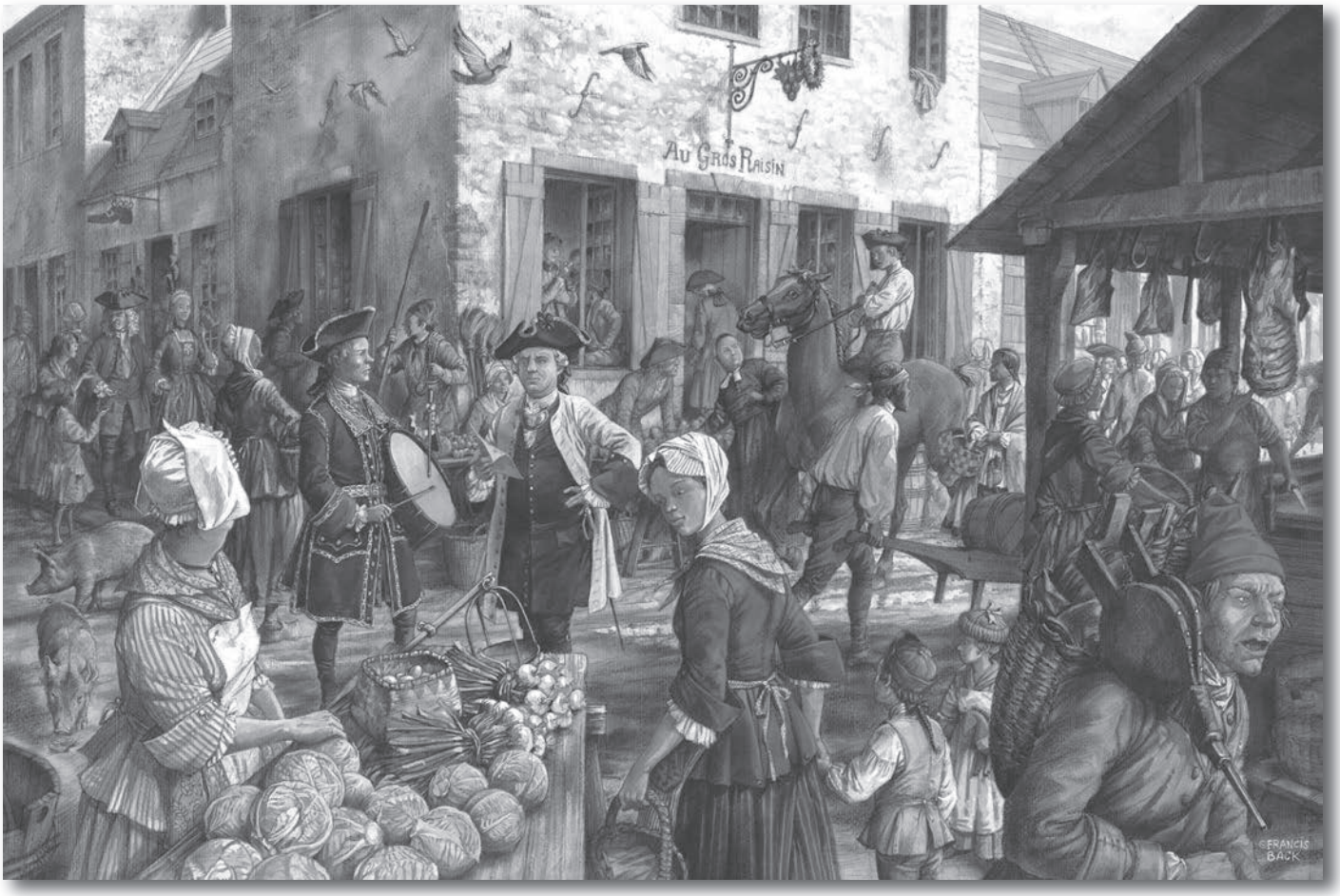
concurrence pas toujours saine, que ce soit au sein des tribunes publiques ou dans le coin des patinoires… Le jeu des comparaisons paraît pourtant inévitable entre la capitale et la métropole, et d'ailleurs, on ne s'en prive pas depuis le 17e siècle, ce dont témoignent abondamment les annales historiques. De fait, il semblerait que le contexte et la situation particulière de Montréal aient imprimé à la psyché collective de ses habitants un caractère bien différent de celui de ses vis-à-vis québécois. À cet égard, les témoignages de correspondants étrangers impartiaux s'avèrent particulièrement éclairants. La comparaison la plus frappante nous vient de Joseph-Charles Bonin dit Jolicoeur, jeune soldat de la Compagnie des canonniers-bombardiers, venu en Nouvelle-France de 1751 à 1761, qui nous a laissé une relation extrêmement intéressante concernant le Canada et ses habitants :

> « Les habitants de Montréal sont beaucoup plus vifs, actifs, braves, ardents, entreprenants et guerriers que ceux de Québec; ils ont la prétention de se croire invincibles, ce qui cependant ne les a pas toujours garantis de se laisser surprendre quelquefois par les sauvages iroquois; mais comme ils sont bons guerriers et accoutumés avec les sauvages, il est plus difficile de les vaincre; ils sont bons voyageurs, conduisant bien leurs canots toujours en chantant, également bons chasseurs; mais peu riches parce qu'ils dépensent aisément ce qu'ils gagnent dans les voyages qu'ils font quelquefois d'un an et plus, avec les commerçants qui vont tous les ans en traite chez les nations sauvages du nord. »

Bonin nous apprend encore qu'il est coutumier pour les Montréalais de qualifier les Québécois, plus doux et moins orgueilleux, de « moutons », cependant que ces derniers, par représailles, leur attribuent le surnom de « loups » – sobriquet qui leur va comme un gant, reconnaît Bonin, puisque les Montréalais « ne fréquentent que les sauvages et les bois. »

Autre sujet amplement abordé dans les mémoires des correspondants étrangers : les femmes canadiennes. Si Kalm tient à les distinguer des Françaises, il prête aux Québécoises une éducation et des manières raffinées qui les apparentent grandement à leurs cousines de la métropole. Il faut dire que ces dernières s'entretiennent régulièrement avec les ressortissants de l'Europe et frayent souvent avec leur aristocratie. Ce n'est pas le cas des Montréalaises, plus isolées, qui ne sont pas aussi exposées aux « bienfaits de la civilisation » et auxquelles on attribue « l'orgueil des Indiens », voire un manque d'étiquette et de décorum. En revanche, Kalm remarque qu'elles « sont moins frivoles », ce qui, néanmoins, ne les empêche aucunement d'être « gaies et contentes » Poursuivant la comparaison entre Québécoises et Montréalaises, il ajoute que ces dernières lui semblent plus jolies et plus chastes que leurs consoeurs de la capitale.

Dame de la noblesse (esquisse) (Crédit : Illustration : Francis Back©)



Place du marché, vers 1750 (Crédit : Illustration : Francis Back©)

« On peut également dire avec certitude et sans porter atteinte à la vérité que la femme de Montréal, et particulièrement les jeunes filles, sont plus appliquées que leurs homonymes de Québec à tout ce qui relève de la tenue du foyer, de la couture, de la préparation des repas, etc. »

Franquet, pour sa part, voit en Montréal le coeur économique de la colonie, la plupart des habitants étant adonnés au commerce « de manière qu'elle l'emporte pour l'excellence sur Québec », car c'est là où se transigent les pelleteries avant d'atteindre les entrepôts de la capitale. Montréal est aussi le carrefour stratégique où se scellent les alliances avec l'ensemble des nations, ce qui en fait aussi le fer de lance des opérations militaires en vue de maintenir la bonne marche de la colonie :

> « Cette ville est l'endroit du Canada où l'on tient le plus de troupes, en vue de les avoir à portée pour les détacher dans les postes du pays d'en haut. D'ailleurs elle est le rendez-vous, comme on l'a dit, de toutes les nations sauvages; ainsi il est bon qu'ils voyent par eux-mêmes les forces qu'on y tient, pour que ceux qui sont de nos amis sentent combien ils seraient soutenus au besoin, et que les autres, partisans de l'anglois, jugent des efforts que nous serions dans le cas de faire contre eux. »

Deux siècles et demi ont passé depuis la fin de ce régime et, le moins que l'on puisse dire, c'est que le visage social et économique des villes québécoises a bien changé depuis ce temps. Voilà pourquoi il serait hasardeux d'attribuer à l'atavisme séculaire de ses résidants les nombreuses dissensions et railleries qui émaillent encore de nos jours les relations entre Montréalais et Québécois. Osons tout au moins affirmer qu'il y a dans ces portraits livrés par les annalistes du 18e siècle une certaine part de ce qui fonde aujourd'hui l'identité et le tempérament du Québec contemporain, témoin, la profonde originalité et l'extraordinaire persistance de sa culture et de ses gens qui ne se sont jamais résolus à se fondre dans le grand tout nord-américain.